

A 4 ans, Alexandrine a été adoptée au Liban par un couple de Français, avec qui elle n'a jamais évoqué sa mère biologique. Adulte, elle retourne à Beyrouth. Là, c'est le choc: elle redécouvre l'orphelinat où elle a grandi et apprend qu'on lui a menti sur les circonstances de son abandon. **Propos recueillis par Jean-Jacques Greif.**

# Moi, lectrice

## L'ENFANT DU SECRET



« Je suis née en 1965 à Beyrouth. J'ai passé les quatre premières années de ma vie dans un orphelinat tenu par des religieuses. Il y avait une salle de jeux faisant office de gymnase et de réfectoire, où nous étions tous ensemble, les uns sur les autres. Il y avait tout le temps des cris et des pleurs. Nous n'avions pas d'amour. Nous étions en rivalité pour obtenir l'attention des religieuses. J'avais une petite compagne de crèche, Fatma – je ne suis pas sûre de son nom –,

nous étions deux dans un monde obscur. Des adultes venaient nous voir et nous savions qu'ils pouvaient devenir nos parents, que nous pourrions être choisis et partir. Il y avait un esprit de compétition énorme. Pendant leurs visites, nous faisons tout pour qu'ils nous regardent. Ils faisaient venir à eux certains enfants. Les sœurs nous éduquaient à ça: des parents-cadeaux devaient arriver, d'une manière ou d'une autre, mais on ne savait pas quand.

Je devais être l'une des plus grandes. En général, les enfants partaient alors qu'ils étaient encore bébés. Ceux qui restaient étaient handicapés. Moi, je pense que j'ai passé quatre ans à la crèche parce que je n'étais pas légalement adoptable. Ma mère ne m'avait pas complètement abandonnée, elle a dû hésiter, ne pas signé les papiers. En même temps, j'étais privilégiée: les sœurs me connaissaient, elles m'adoraient. J'étais très gaie, malicieuse. Je pense que cela m'a sauvée.

Il y a ce moment-charnière... On m'a dit: «Il y a un papa et une maman français qui sont là pour te voir.» Ces gens viennent, ils restent une semaine pour m'apprivoiser. Je réalise qu'ils vont m'emmenner. Je ne passe plus mes journées à la crèche. Jusque-là, j'étais toujours avec des femmes, il y avait juste le chauffeur de l'orphelinat, que j'appelais papy – «Jeddo» en arabe. D'un seul coup, je me retrouve avec un homme et

une femme. Tout en ayant peur d'eux, il me faut les séduire. Mon père n'a pas pu me toucher pendant un temps considérable. La femme, c'était maman, une blonde aux yeux bleus qui m'apportait une tendresse infinie. Lui, il m'a fait peur pendant longtemps.

Je ne parlais que l'arabe, eux que le français. Les bonnes sœurs m'avaient uniquement appris à dire «papa» et «maman». Donc, d'emblée, quand je les ai vus arriver, je les ai appelé papa et maman, ce qui les a mis dans l'état d'émotion que l'on peut facilement deviner.

Il y a un moment où je suis dans leur hôtel de luxe, où la maman me conduit dans sa chambre, où elle me prend dans ses bras, où je réalise que c'est la maman-cadeau que l'on m'a promise et où je pleure dans ses bras. Je comprends que c'est là que tout bascule. Je comprends aussi que je vais laisser Fatma, que c'est moi qui vais l'abandonner. J'ai gardé le sentiment de l'avoir trahie. L'image d'une petite fille brune aux yeux bleus est restée gravée dans ma tête.

### UNE FAMILLE EN OR

C'est alors le départ pour un autre monde. C'est difficile de mesurer l'impact du passage: je mets un couvercle et je m'adapte. J'oublie ma vie passée et ma langue maternelle. Le point-clé, c'est s'intégrer à tout prix. Moi qui ne parlais pas le français, j'ai été tout de suite ►

► mise dans une école de religieuses à Paris. J'ai dû apprendre en quelques semaines. Au début, je bredouillais, mes parents avaient du mal à me comprendre. Ils m'ont raconté que le moment des repas était difficile: j'étais boulimique, je n'arrêtais pas de manger.

Papa et maman avaient déjà un enfant, de onze ans plus âgé que moi. Maman ne travaillait pas, papa était cadre supérieur dans une grande entreprise. C'était une famille en or. Je suis passée de l'uniforme gris de la crèche aux robes à smocks. J'ai été accueillie à bras ouverts aussi par mes grands-parents.

J'ai dû être heureuse, ou on a cru que je l'étais. J'étais joyeuse, je «bouffais» la vie. J'étais aimée, j'étais l'objet de toutes les attentions et j'en profitais: j'étais coquine. Moi qui avais vécu dans une solitude inouïe, j'avais des compagnons de toutes parts: des parents, des enfants d'amis de mes parents, des camarades d'école.

Quand l'une des bonnes sœurs, qui m'adorait, envoyait des cartes disant: «Embrassez pour moi la petite», il paraît que je devenais écarlate et lâchais: «Je ne me souviens pas.» Il y avait des moments où une senteur de pistache, par hasard, me rappelait le halva.

#### QUELQUE CHOSE NE COLLAIT PAS

J'étais turbulente à l'école. Les religieuses ont suggéré un enseignement mieux adapté à mon tempérament, et j'ai rejoint une école mixte dans un bon quartier de Paris. J'ai passé le bac et j'ai suivi des études de commerce.

Quelque part, mon pays natal se rappelait à moi à travers des histoires et des images de guerre. Il y a eu, dans les années 1980, des otages français détenus au Liban. Ces images me bouleversaient, mais mes parents évitaient d'aborder ce

sujet. J'avais le sentiment que quelque chose ne collait pas, mais je n'arrivais pas à l'identifier. J'étais incapable de m'attacher. Je recherchais la compagnie de gens qui étaient en exil, qui souffraient d'une déchirure. Je fréquentais des exilés iraniens après la révolution.

J'ai passé des vacances aux États-Unis, dans une famille. J'ai porté toute mon affection sur le père de famille et l'ai érigé en père de substitution. Puis je me suis installée à New York pour travailler. Je coordonnais des équipes de vente dans les parfums. C'était un poste de rêve. Jusque-là, j'avais eu le sentiment

“ J'avais toujours ressenti que nous portions le poids d'une illégitimité, que nous étions des enfants de la honte, mais je n'avais jamais compris. »

que j'étais étrangère dans mon pays d'adoption, la France. J'en souffrais. En partant à l'étranger, j'assumais pleinement mon statut d'étrangère.

Peu à peu, j'ai pris conscience que je fuyais et que mon problème devait être ailleurs. Mes parents n'abordaient jamais la question de mon adoption, de mes origines – et moi non plus. Je ne supportais pas la date de mon anniversaire. Je faisais des cauchemars récurrents: je voyais l'orphelinat, le gymnase plein d'enfants, toujours le même escalier.

Je suis revenue en France. Un jour, en 1996, il y a eu un bombardement au Liban, et la radio a annoncé: «Ce pays va

disparaître.» Pour la première fois, j'ai pensé: «Je veux connaître mon pays natal.» Avant qu'il ne disparaisse.

#### L'ENDROIT DE TOUS MES CAUCHEMARS

J'ai fait mon premier voyage en juin 1996. Tremblante. Le Liban était sorti de la guerre depuis 1991, mais il y avait des crises ponctuelles. J'ai découvert un pays de lumière dont je suis tombée amoureuse. Moi qui suis de type oriental et qui, jusque-là, cherchais à gommer ma différence, j'ai alors été fière d'être libanaise. J'ai découvert des gens meurtris mais chaleureux, généreux. Un pays magnifique, qui a une âme, une poésie et, en même temps, une violence inouïe. Comme si ça réveillait les sens: on vit, avec souffrance ou bonheur, mais on vit. Il y a une intensité...

J'ai découvert l'endroit de tous mes cauchemars. Je suis arrivée à l'orphelinat. En revoyant ce lieu, j'ai compris que tout ce qui m'avait semblé obscur en grandissant – ce sentiment de vide, ces cauchemars – avait un sens. Je pouvais mettre un nom sur quelque chose qui m'habitait. Ça m'a rassurée.

Les religieuses m'ont familiarisée avec les multiples circonstances d'abandon d'enfants: on en trouve dans des poubelles, les corps parfois déchirés par les chats; on en dépose à la porte de la crèche... A mon époque, il y avait des épidémies épouvantables, il mourait un ou deux enfants par jour.

C'est la première fois que j'ai entendu parler de «crimes d'honneur». Si elle vient à être découverte, une femme qui met au monde un enfant seule court un danger pour sa propre vie et celle de son bébé. J'avais toujours ressenti que nous portions le poids d'une illégitimité, que nous étions des enfants de la honte, mais je n'avais jamais compris pourquoi. La ►

► phrase-clé, c'est: «La fille-mère disparaît dans le temps et l'espace.» Pour pouvoir préserver l'honneur de sa famille, la vie de son enfant et la sienne, elle se doit de l'abandonner et, dans le meilleur des cas, de le confier à une institution. Je dis «dans le meilleur des cas», parce que, souvent, l'enfant est assassiné. La jeune fille se doit de reprendre sa vie comme si rien ne s'était passé. Il n'y a pas de fille-mère. Le code civil libanais accorde des circonstances atténuantes aux frères coupables de «crime d'honneur» sur leur sœur, ou aux pères sur leur fille. Celui qui a commis la faute, dans le cas d'un viol par exemple, peut bénéficier d'une excuse absolutoire s'il épouse sa victime.

#### TÉMOIGNER DE CETTE DÉCHIRURE

La découverte de ces histoires, dans un pays aussi petit, réparti entre quelques familles, m'a donné envie de connaître les circonstances de ma naissance. On m'avait dit: «Tes parents sont morts dans un accident de voiture.» J'ai alors compris que je n'étais pas une orpheline, mais une enfant abandonnée. J'étais révoltée, en fait. J'ai décidé de mener une enquête en démarchant les administrations, les hôpitaux, en harcelant les religieuses. J'ai été stupéfaite de voir que, malgré les vingt années de guerre, des informations existaient encore.

Je mettais en danger ma mère biologique, mais je ne pouvais pas faire autrement. C'était difficile. Il y avait des adeptes du secret qui ne voulaient pas que ma mère coure le moindre risque, qui tentaient de remettre en cause ma quête. D'être née dans des circonstances honteuses, mais que ma mère ait décidé de me laisser en vie m'a renforcée dans ma volonté de savoir. Voyant que je n'y arrivais pas par les moyens officiels, j'ai pensé que la médiatisation de ma quête était le seul moyen d'avancer. J'ai donc lancé un appel à témoins sur une chaîne de télé libanaise diffusée dans tout le

Proche-Orient. J'ai reçu des centaines de coups de fil – sur une question censée être tabou, et alors qu'on me disait: «Personne ne se déclarera.» J'ai rencontré une dizaine de familles, me confrontant aux circonstances, sordides ou belles, de la naissance de leur enfant disparu. J'ai commencé à penser que tout était possible, dans le pire et dans le meilleur. Contrairement à ce que je voulais – je ne pensais qu'à ma mère –, c'est un soit-disant père qui est venu vers moi. L'important n'est pas là...

Le fait de pouvoir décider plutôt que subir, d'initier la recherche, de rencontrer ces pères et ces mères sincères m'a aidée à me reconstruire autrement, en tant que femme franco-libanaise et fille de mes parents adoptifs. J'ai écrit un livre\* pour témoigner de cette déchirure. Je l'ai présenté au Salon du livre de Beyrouth, avec une conférence sur les droits de la femme, et au Salon du livre de Paris, sur le thème «Les femmes et la francophonie». J'ai été étonnée de recevoir des lettres et des courriels de lecteurs de tous les coins du monde. Moi, l'enfant probablement née du déshonneur, j'ai été entendue par mes compatriotes.

Depuis deux ans, j'ai retrouvé beaucoup d'enfants de l'orphelinat, devenus adultes, qui sont en quête de leur passé. La femme qui m'a mise au monde a dû énormément souffrir. Elle ne me connaît pas, mais je suis sûre qu'elle ne m'oubliera jamais.

**Propos recueillis**

**par Jean-Jacques Greif**

(\*) «*L'Enfant du secret*»,  
d'Alexandrine Siham (éd. L'Harmattan).

#### MOI, LECTRICE, MODE D'EMPLOI.

**1.** ÉCRIRE UN RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE QUE VOUS VOULEZ RACONTER. **2.** AFIN QUE NOUS PUISSIONS VOUS CONTACTER ET RECUEILLIR VOTRE TÉMOIGNAGE SI VOTRE LETTRE EST RETENUE, JOIGNEZ-Y VOS NOM, ADRESSE ET N° DE TÉL., EN MAJUSCULES BIEN LISIBLES. **3.** ENVOYEZ LE TOUT À: **JEAN-JACQUES GREIF, MARIE CLAIRE, 10 BD DES FRÈRES-VOISIN, 92792 ISSY CEDEX 9, OU PAR COURRIEL: MOILEC@AOL.COM.**